

Le silence du huitième jour

Faire silence pour entendre la parole de Dieu : derrière ce paradoxe réside ces moments privilégiés où l'homme bercé par le calme ambiant sent en sa plus profonde intérieurité la paix de son âme et où parfois... la parole tant espérée ne s'entend pas. Le silence ne livre que du silence ! Alors, il arrive que foi et espérance vacillent.

C'est qu'en vérité, et le psalmiste en témoigne mieux que quiconque, appréhender ce Dieu que le silence rend comme totalement absent est fort difficile. Quant à en faire découvrir sa prodigieuse richesse, le défi est de taille, tout au moins dans la sphère culturelle européenne où, du *tohou-bohou* jusqu'à l'*horror vacui*, les notions de silence et de vide sont connotées fort négativement. Et, pour ce qui concerne plus spécialement la foi chrétienne, l'identification de l'Absolu au Logos, à la Parole, ne milite certes pas en faveur du silence divin...

On le voit, l'expérience de la rencontre avec le silence de Dieu invite l'homme à une véritable conversion qui consiste peut-être d'abord à prendre réellement ce silence au sérieux ! Et s'il était vraiment une réponse à la prière des hommes par laquelle le Seigneur révèle toute sa plénitude ? C'est que ceux qui découvrent la fécondité du silence de Dieu ne doivent pas être confondus avec ceux qui concluent à son mutisme ou à sa non-existence. Pour se taire, il faut exister et être bien vivant.

Alors, le silence de Dieu devient présence, communion, fécondité, potentialité, désir, possibilité infinie, liberté. A l'écouter de plus près, il pourrait même se révéler comme le moyen privilégié d'une expérience maïeutique fondamentale. Une nouvelle naissance qu'on tentera d'expérimenter en méditant notamment sur le premier récit de la création de la Genèse.

* * *

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme et un souffle de Dieu agitait la surface des eaux » (*Genèse* 1, 1-2). Points de suspension... Au commencement, Dieu se tait, est silence, semblent suggérer les deux premiers versets du livre de la Genèse qui, tel en un avant-concert, mettent toute l'œuvre de la révélation divine sous tension : la baguette se dresse, suspendant et comme accumulant le son des instruments, avant que de libérer leur souffle en une grandiose harmonie.

Mystère que ce silence primordial qui révèle d’emblée que le Dieu de la Bible est un Dieu vivant, vitalité marquée par son souffle dont l’inspiration serait silence et l’expiration parole créatrice. « Les cieux racontent la gloire de Dieu et l’œuvre de ses mains le firmament l’annonce ; (...) non point récit, non point langage, nulle voix qu’on puisse entendre » (*Psaumes* 19, 2 et 4) chante le psalmiste : derrière la création et au-delà de la parole se tient le Seigneur dans son silence.

Un silence primordial de Dieu qui traduit le désir – l’aspiration qu’il porte au plus profond de son cœur. Le silence d’avant la parole créatrice exprime donc toute la potentialité de vie que porte Dieu, qu’il mettrait comme en réserve pour l’accumuler avant que de le faire advenir en parole créatrice. Et il est encore une autre interprétation possible de ce silence : mettre sous tension l’ensemble de la création. Tension due à l’ouverture inconnue que son déploiement opérera : « Et lorsque l’Agneau ouvrit le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel, environ une demi-heure » (*Apocalypse* 8, 1). Tout se passe alors comme si ce silence était comme l’expérience suprême du possible. Une potentialité qui est à l’image de l’intention divine : radicalement libre.

Et c’est bien ce que l’on peut lire dans le récit de la création : à la limite, on se demande si Dieu sait exactement ce qu’est la lumière avant que de la créer ! En effet, ce n’est qu’une fois la lumière faite que Dieu semble la découvrir et l’approuve comme étant « bonne ». Alors seulement « que lumière soit » devient « *la* lumière fut » : précédée de l’article (*ha ôr*), elle devient cette lumière-là, *la* lumière que nous connaissons. Comme si Dieu, précisément, n’avait pas créé la lumière d’après une idée de ce qu’elle dût être ; comme si l’être de la lumière n’était pas connu d’avance dans son entièreté. Le silence de Dieu ne correspond pas au monde des idées platoniciennes que la parole mettrait en forme... De la création de la lumière jusqu’à celle de l’homme, voici la Vie qui maintenant se déploie.

Pour autant, est-ce la fin du silence initial ? Certes non car, le récit de la création le suggère assez – « Il y eut un soir et il y eut un matin » (*Genèse* 1, 5) – des silences entrecoupent et se fondent maintenant dans la Parole, comme si celle-ci, à l’image de la respiration divine, avait besoin non seulement d’inspiration, reconcentration du souffle créateur, mais aussi de pause nécessaire au déploiement de la parole dans la durée – six longs jours.

Or, ce non-empressement donne à connaître là encore l’intention du créateur : Dieu laisse aux choses le temps d’advenir, leur accorde une autonomie. La création n’est

pas un acte d’immédiateté toute faite, mais recourt, dès son principe, à un écart entre le créateur et le créé. Ce délai que le silence accorde au déploiement de la création, c’est le temps de l’homme, le temps pour l’homme.

En quelque sorte, ces silences qui entrecoupent sans cesse le geste et la parole créateurs révèlent l’être d’un Dieu qui se déploie tout en se retirant ! Un thème que l’on trouve développé dans la mystique juive sous le nom de *tsimtsoum* et qui, appliqué au Créateur, signifie d’une part concentration, contraction et, d’autre part, évoque l’idée de retraite et de solitude associée au thème de l’exil. Il y a donc un double mouvement de retrait et de déploiement : « Dieu se retire de lui-même, en lui-même, pour laisser place à l’Autre, à la création et à la créature... »¹.

* * *

Un retrait que le sabbat symbolise par excellence. Un septième jour qui clôture et ouvre tout à la fois le récit de la création : « Dieu bénit le septième jour et le sanctifia car il avait chômé après tout son ouvrage de création » (*Genèse* 2, 3). Le travail de Dieu consistait à parler – fût-ce à travers des silences ; le chômage divin consiste maintenant à adopter délibérément le silence qui est sanctification. Et sanctifier l’homme, c’est bien le pousser à sa divinisation, instante invitation à se prendre en main. Lorsque Dieu se retire en son silence, l’homme advient comme porteur de parole créatrice et poursuit le geste créateur : « Car l’acceptation de l’œuvre, c’est, pour l’homme, l’assomption plénière de sa responsabilité. Mais la loi du dialogue authentique exige que lorsque l’un des partenaires répond, l’autre se taise. La responsabilité de l’homme entraîne ainsi, par le jeu quasi automatique du dialogue, le silence de Dieu. »²

Un dialogue fait de silences que l’on retrouve à bien des égards dans la vie cachée de Jésus à Nazareth et qui semble être comme le récit d’une nouvelle création dont la matrice silencieuse est si bien représentée par Marie. Mystère que cette attente muette et néanmoins active qui marque la montée du désir et l’accueil de Dieu en soi-même. Il s’agit là d’un silence fécondité, comparable à un enfantement : « Longtemps j’ai gardé le silence, je me taisais, je me contenais. Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais tout en haletant » (*Isaïe* 42, 14).

¹ OUAKNIN Marc-Alain, *Méditations érotiques*, Payot, 1998, p. 63.

² NEHER André, *L’Exil de la parole, du silence biblique au silence d’Auschwitz*, Seuil, 1970, p. 204.

Et une fois Jésus né « la parole faite chair se taît pendant trente ans »³. Le silence semble en effet pour ainsi dire co-naturel au Christ. En témoignent ses attitudes face à la femme adultère et surtout les longs moments où il se retire dans le silence de la prière, lieu privilégié où se découvre et s'approfondit le mystère de sa filiation. Qui nous dira l'intimité du Christ avec son Père dans le silence des nuits de prière ? L'amour de Jésus pour son Père le pousse à vivre cette relation d'intimité dans un silence profond. Les amoureux n'ont pas besoin de multiplier les paroles pour se comprendre...

Mais avant même d'atteindre ces sommets, déjà au niveau de la phénoménologie du langage, le silence habite la parole. Toute parole est rythmée par des silences qui symbolisent la vie intérieure qui la sous-tend. Sans eux, toute prononciation serait impossible ; ils correspondent aux intervalles qui séparent les lettres et les mots dans l'Ecriture. Mieux, le silence de Dieu donne tout son poids à la parole et fait advenir la Rencontre : « Il est beau, apaisant, stimulant ce silence ; plus éloquent que la parole, il la dédouble, il la souligne, l'intensifie ; il en est comme le contrepoint, et, dans les interstices du langage, dans les pauses, dans les moments de suspension, il véhicule comme un surcroît de vie, une énergie insoupçonnée qui porte l'homme vers plus haut que lui, qui lui fait rencontrer Dieu. »⁴

* * *

C'est donc grâce à ces silences intersticiels qui sont autant d'invitations adressées à la liberté de l'homme pour qu'il les comble que ce dernier, prenant conscience au fond de lui-même de sa divino-humanité, exercera l'activité co-créatrice que le Seigneur attend de lui. Le cosmos au sixième jour reste inachevé et la création comporte des zones de silence, des vides qu'il appartient à l'homme de remplir : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la » (*Genèse* 1, 28) ! C'est qu'alors que « la terre était vide » (*Genèse* 1, 2), il convient maintenant de l'emplir... Ainsi, ce vide fonctionne comme une invitation à être rempli. On pourrait le considérer comme un *vacuum* qui va agir à la manière d'un *aspirateur*, suscitant un remplissage par l'Esprit saint – « partout présent et remplissant tout » prie-t-on à chaque

³ LATTEUR Emmanuel, « Silence du Christ et silence monastique », *Collectanea cisterciensia*, n°38, 1976, p. 3.

⁴ NEHER André, *ibid.*, p. 47-48.

commencement d'office selon le rite byzantin. Ou bien, comme le pose Lao tseu : « Qui se tient creux sera rempli » (*Tao-Tō King* 22).

Ce « vide » ne serait-il pas aussi le signe marquant de l'identité profonde de Dieu – Celui que l'homme ne peut percevoir qu'en « creux » ? Paradoxe d'une plénitude qui ne se laisse connaître et entre apercevoir que dans le creux du rocher (*Exode* 33, 22). Un creux qui est un pur espace d'accueil que l'homme doit rendre spacieux par l'adoption d'un silence compris ici comme la cessation de tous les raisonnements et mentalisations sur Dieu et ses œuvres. Faire silence, c'est aussi se désencombrer l'esprit de tous les concepts qui font écran entre notre moi le plus profond et la réalité divine. Alors, on pourra, à l'instar de Moïse, percevoir le Seigneur vraiment « tel qu'il est ». Là réside le processus de divinisation de l'homme.

Et telle est la mission confiée par Dieu à sa créature, appelée à compléter et à accomplir la parole et l'œuvre divines dans des actes répétés de liberté créatrice. C'est que, « à l'image de Dieu, il créa l'homme » (*Genèse* 1, 27) – soit radicalement libre. « En créant l'homme libre, Dieu a introduit dans l'univers un facteur radical d'incertitude : l'homme libre, c'est l'improvisation faite chair et histoire, c'est l'imprévisible absolu, c'est la limite contre laquelle viennent se heurter les forces directrices du plan créateur »⁵. Ce que pressentait Nicolas Berdiaev en une grandiose vision : « Dieu attend de l'homme la liberté la plus haute, la liberté du huitième jour de la création. Une haute responsabilité pèse sur l'homme du fait de cette attente divine. (...) Dieu attend de l'homme cette découverte d'une liberté par laquelle doit se révéler ce qui n'était pas prévu par Dieu lui-même. Dieu a justifié ainsi le secret de la liberté, posant dans sa puissance des bornes à sa propre prévision.⁶. »

Le silence de Dieu conduit donc à introduire une incertitude dans la création qui va inviter l'homme à prendre la mesure des responsabilités qui sont les siennes : « Heureux êtes-vous, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous ! Heureux êtes-vous, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés ! » (*Luc* 6, 20). Ne peut-on pas lire les bénédicences comme la traduction d'un regard qui perçoit avant tout dans la réalité le manque, la bénédiction qui réside en son sein, vide qui est comme appel à être rempli ? Il s'agit alors de voir les choses comme « en creux » et non « en

⁵ NEHER André, *ibid*, p. 159.

⁶ BERDIAEV Nicolas, *Le Sens de la création, un essai de justification de l'homme*, Desclée De Brouwer, 1955, p. 209-210.

plein », ce « creux d'où provient, chaque fois, la capacité de plein effet »⁷ tel que le définit en même temps que le perçoit la pensée chinoise.

* * *

Mais même lorsque jaillissent ces petites étincelles de réconfort au plus profond du cœur de l'homme en prière, celui-ci peut vite retomber dans un certain désarroi, le silence reprenant le dessus... Alors, rejaillit à nouveau l'angoisse parfois teintée de révolte devant un Seigneur qui semble comme fuir. Pourquoi se tait-il ? Peut-être que Dieu, lorsqu'il se cache, n'a de cesse que d'être recherché : son absence est alors invitatoire. « On errera pour chercher la parole du Seigneur et on ne la trouvera pas » (*Amos* 8, 12). On ne la trouvera pas... jusqu'à ce qu'on la trouve : « Et moi, je vous le dis : demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve ; et à qui frappe, on ouvrira » (*Luc* 11, 9-10)... Ainsi, ce temps de silence pousse irrésistiblement l'homme vers Dieu : « Entends, ô Dieu, ma prière, ne te dérobe pas à ma supplique, donne-moi audience, réponds-moi » (*Psaumes* 55, 2-3).

Le silence de Dieu peut alors traduire son Espérance sans limite en l'homme. Il le pousse dans un état de déréliction absolue, provoquant « la montée d'une invincible espérance », espérance en Dieu au-delà de toute promesse : « Il peut me tuer : je n'ai d'autre espoir que de défendre devant lui ma conduite » (*Job* 13, 15) dira Job. Oui, je le servirai en courant le risque de ne recevoir aucun salaire, aucune parole, aucun réconfort. Le silence de Dieu met alors l'homme à l'école de la gratuité, lui enseigne que seuls les mercenaires attendent de pouvoir tirer avantage de leur relation mais que l'amour ne s'achète jamais. Par et dans le silence divin, ce sont deux espérances sans limites qui se rencontrent alors en un véritable commerce amoureux.

Ainsi, Dieu, par son silence-retrait, envoie l'homme en mission... vers Dieu ! Mais cet envoi, l'homme n'y répond pas nécessairement. Parfois, il va même instruire le procès de Dieu, l'accusant de ne pas se soucier de sa création, d'être au mieux indifférent, au pire, complice du mal : « Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ? » (*Marc* 4, 38) diront les apôtres à Jésus endormi lors d'une tempête sur le lac de Tibériade...

⁷ JULLIEN François, *La Grande image n'a pas de forme*, Seuil, 2003, p. 110.

Le silence de Dieu devient alors comme un mur contre lequel les fausses images que l'homme lui attribue rebondissent et font retour à leur auteur ! Le silence agit comme le révélateur et le remède de l'idolâtrie. Une grande part du silence du Christ lors de son procès tient de cette pédagogie en même temps que de ce témoignage : « “Tu ne réponds rien ? Qu'est-ce que ces gens attestent contre toi ?” Mais lui se taisait et ne répondit rien » (*Marc* 14, 60-61). En faisant silence, Jésus renvoie à ses accusateurs leurs fausses images de messianité, de signes prodigieux, de royauté, de pouvoir, d'omnipotence, de toute-puissance divine : « Jésus ne lui répondit plus rien, si bien que Pilate était étonné » (*Marc* 15, 5).

Ne serait-ce pas un des sens du Dieu caché ? « Gémissant en son esprit, Jésus dit : “Qu'a cette génération à demander un signe ? En vérité je vous le dis, il ne sera pas donné de signe à cette génération.” Et les laissant là, il s'embarqua de nouveau et partit pour l'autre rive » (*Marc* 8, 12-13). Oui, c'est sur l'autre rive du langage et des signes, sur la rive du silence que se rencontre Dieu. Comme Elie sur le Mont Horeb, on croise alors loin de l'ouragan, du tremblement de terre ou encore du feu, la Présence de Dieu dans le « son d'un silence subtil » (*1Rois* 19, 12).

Qu'est-ce que donc que cette Présence qui se révèle dans le silence, dans le sentiment d'absence, de vide et même de perte ? Expérience d'abandon et de déréliction totale qui culmine à Gethsémani et au Golgotha : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (*Marc* 15, 34). Que se passe-t-il, au sens le plus littéral du mot – quel passage, quelle Pâque ? Il semble que la présence mystérieuse du père se manifeste comme une réponse à une absence. Or, cette absence plus ou moins éprouvée dans les profondeurs de l'Homme-Dieu suspendu en croix est comme la condensation et l'intensification d'un désir puisqu'il n'est de désir que de ce qui est absent – désir qui est une autre traduction de l'amour, de l'amour de son Père. Alors, ce désir amoureux de l'absent suscite un mouvement d'aimantation qui conviera l'absent, l'attirera en soi-même, le rendra présent, le fera advenir comme un autre soi-même !

* * *

*

Et le Vivant ne peut que donner la Vie : serait-ce là le mystère de la résurrection ? Car l'expérience du silence et de l'absence de Dieu est bien celle des disciples témoins de la résurrection du Christ sans cesse vécue sous les espèces d'une apparition et d'une reconnaissance, mais d'une apparition qui se retire sans cesse, que ce soit au tombeau vide, dans l'auberge proche d'Emmaüs ou encore au cénacle.

Apparaître, disparaître, réapparaître : toute la grammaire des évangiles de la résurrection se trouve là. Un « procès d'absence »⁸ où Jésus ne se rend jamais plus présent que lorsqu'il disparaît, semble comme se retirer dans l'infini du ciel de l'Ascension, laissant alors comme un vide entre l'Homme et Dieu. Un espace de vacuité dans lequel, on l'a suffisamment vu, l'Homme sera appelé à se diviniser, notamment par le silence divin dont il adoptera à son tour la prodigieuse fécondité. Mais alors, ce silence surgit des profondeurs du cœur de l'homme agirait-il à son tour, lorsqu'il prie, comme une invitation adressée à Dieu de se laisser attirer et transformer par sa créature ? N'est-ce pas en partie ce que suggère Irénée de Lyon lorsqu'il évoque « l'accoutumance de Dieu à habiter dans l'homme⁹ » ? Jusqu'à changer le Tout-puissant ? A ce point, la raison vacille et il convient, plus que jamais, de faire silence. Mystère du silence du huitième jour...

Frère Irénée

⁸ CERTEAU (de) Michel, *La Faiblesse de croire*, coll. « Points essais » n°504, Seuil, 1987, p. 215.

⁹ SAINT IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, traduction par Adelin Rousseau, III, 20, 2, p. 373, Cerf, 1984.